

Pendant sept ans, elle enseigna ; puis elle fut appelée à l'administration et bientôt aux hautes charges que nous avons dites. Pendant les vingt-quatre ans qu'elle fût supérieure (1878-1890 et 1902-1913), trente-six maisons des Sœurs de Sainte-Anne se sont ouvertes. C'est dire d'un mot ce que fut son labeur. Que de voyages, que de lettres, que de soucis, que de conseils à donner tout cela représente, il serait difficile vraiment de le préciser.

Ce que l'on sait mieux, c'est qu'elle fut toujours pieuse, zélée et bonne, bonne surtout, me disait-on hier à Lachine, dans le sens le plus pur et le plus tendre du mot. Sa piété était toute pleine de confiance et d'affection à Dieu. Elle aimait Dieu et les choses de Dieu, non seulement avec toute sa foi, mais encore, si l'on peut dire, avec tout son cœur de chair. Elle aimait la Vierge aussi, et les saints, sainte Anne en particulier, tendrement. Le culte des sanctuaires et des autels, le respect des évêques et des prêtres lui tenaient à l'âme. Elle ne pouvait jamais trop faire pour en témoigner et pour en pénétrer ses dirigées et ses administrées. Et c'était bien là la raison et le secret de son zèle inlassable pour l'œuvre si belle de l'instruction et de l'éducation des jeunes filles, à laquelle elle avait voué sa vie, ses talents, ses forces. Aucune fatigue ne la rebutait, parce que toujours elle savait que c'était pour la formation des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu qu'elle peinait et qu'elle travaillait. Malgré ses innombrables et lourdes charges, elle trouvait le moyen d'être la première aux exercices pieux de la communauté, à tous les exercices, et ce fut ainsi jusqu'au dernier jour. Enfin, et surtout, je l'ai dit, elle était bonne, d'une bonté affectueuse et tendre, qui ne connaissait pas les préférences, parcequ'elle était surnaturelle, qui